

s'appliquera courtoisement à vous prouver que l'on peut harmonieusement combiner des fonctions somme toute banales comme être femme, juive, épouse, mère, grand-mère, maîtresse de maison et amie des chats avec une double activité professionnelle : elle est psychanalyste et écrivain. Les bureaux – on s'en doute – sont distincts, les pratiques – elle y tient beaucoup – nettement séparées. Et pourtant on voudrait un seul mot qui désigne et concentre cette duplicité qui s'impose une de toute évidence. Mais alors on perdrait de vue le plaisir de l'alternance et la vitalité du choix quotidien qui résume une existence.

Une vie

Jacqueline Harpman naît le 5 juillet 1929, à la clinique Lambert d'Etterbeek, une commune de Bruxelles. Elle est la fille d'Andries Harpman, né en 1877, et de Jeanne Honorez, sa cadette de vingt ans. Andries est juif, d'origine néerlandaise. Sa carte d'identité porte le nom d'Arnhem comme lieu de naissance, mais il vit en Belgique depuis l'âge de treize ans. Il n'a pas fait d'études, a tôt quitté ses parents, couru le monde en passant par Liège, s'est marié une première fois et a eu une fille. De retour à Bruxelles en 1919, il rencontre Jeanne qu'il associe bientôt à sa vie et à ses affaires. Celle-ci provenait d'une famille de paysans de Haine-Saint-Paul où les femmes étaient des travailleuses forcenées et les hommes effacés. Engagée à Bruxelles comme vendeuse, elle agrée le bel homme aîné qui n'est pas libre mais la courtise. Il est expert en négoce et quelque peu cigale : sa nouvelle compagne sera fourmi. Ensemble ils voyagent beaucoup, exportent des produits de luxe en Amérique du Sud, en Afrique du Nord, en Indonésie, en Indochine... Ils acquerront

ainsi une petite fortune. Ils ont eu un enfant, Andrée, neuf ans avant Jacqueline et se sont mariés. Du fait de leurs absences répétées, c'est la tante Marie, sœur de Jeanne qui élèvera les deux filles, avec l'aide d'une bonne. La famille vit à Bruxelles, mais déménage souvent, à Forest, à Saint-Gilles... Jacqueline entre à l'école primaire communale du boulevard Guillaume Van Haelen en 1935.

Alors qu'elle a une mémoire précise et vibrante de son adolescence au Maroc, Jacqueline Harpman a peu de souvenirs de sa petite enfance. Quelques-uns affleurent, mais toujours sans suite. Elle sait qu'elle a eu toutes les maladies infantiles sauf les graves ou dangereuses, mais elle n'en garde qu'une sensation isolée, par exemple, le geste d'enlever de longs fragments de peau de son bras après la scarlatine. Elle vit en cercle fermé avec sa sœur et sa tante, dont elle partage la chambre, une bonne se chargeant du ménage. Ses parents ne sont présents qu'aux grandes vacances, et encore : alors que la famille séjourne à Ostende dans un appartement loué pour l'été, les parents fréquentent surtout le casino d'où la mère sort parfois pour venir en robe de gala saluer ses enfants sur la plage. La rentrée des parents est, semble-t-il, assez redoutable comme en témoigne cet autre souvenir : en classe, à l'école de la rue Rodenbach, Jacqueline a fait des taches d'encre sur son devoir et cherche à les dissimuler, ce que son institutrice remarque et explique par la proximité du retour de la mère... le lendemain.

D'autres rappels figureront dans *La fille démantelée*, comme celui des conversations entre la tante et la sœur. En fait, Jacqueline Harpman partage avec beaucoup d'enfants une mémoire collective où se retrouvent l'image de petites filles jouant dans la cour de récréation, que l'on regarde peut-être avec envie, mais sans en partager l'énergie ni le plaisir, l'image de la liseuse, la

grande sœur, penchée sur un ensemble de signes indéchiffrables avec un savoir que l'on veut s'approprier en toute hâte. Jacqueline, comme tant de petites filles, rêve que les poupées s'animent en son absence et elle voudrait les surprendre. Elle aime parler seule et (se) raconter des histoires. Elle découvre involontairement les pouvoirs du mensonge. Un jour où, au retour de l'école, elle a croisé un grand chien roux, elle raconte en rentrant avoir vu un lion et se fait traiter de menteuse. Elle apprend donc à dissimuler ou à transformer ce qui de ses comportements pourrait la pénaliser ; en cas de panique, elle réussit ainsi à inventer des histoires qui l'innocentent.

Les devoirs dans la salle à manger reviennent en mémoire avec plus de consistance parce qu'un hiver où il faisait particulièrement froid (1939-1940), les fillettes faisaient un concours de chandelles de nez. Autre concours, ni plus ni moins marquant que celui-là, l'inter-écoles de rédaction que Jacqueline a gagné. Côte à côte ou presque, deux impressions indélébiles : la vision du père, atteint d'une mastoïdite grave, qui ne supporte pas le bruit mais qui étonne l'enfant lorsque, écoutant Hitler à la radio, il se fâche et parle de danger. Pour conjurer les effets de cette maladie, la mère de Jacqueline se convertit au judaïsme, mais la famille ne pratique pas davantage, seule la fête du kippour est célébrée à la maison. Jacqueline ne fréquente pas d'autres enfants ailleurs qu'à l'école, en dehors de quelques jeux partagés avec le cousin Paul et la cousine Nelly chez la grand-mère illettrée qui tient une boutique de journaux à Forest. Qu'on ne s'y trompe pas, aucun misérabilisme dans ces souvenirs, l'aisance règne au foyer, les Harpman ont acheté une maison et, place Constantin Meunier, un appartement très confortable qu'ils habiteront et garderont jusqu'en 1947. Certes, ils jouent, mais avec prudence. Jeanne a de beaux bijoux et s'habille chez le meilleur couturier

de Bruxelles. Elle n'est avare qu'envers ses filles, comme en témoigne cette fameuse robe à smocks, achetée à New York, que Jacqueline devra porter en raison de son prix, même si elle lui arrive au ras des fesses. Il est vrai qu'elle grandit fort et que sa mère ne s'en aperçoit qu'au hasard de ses retours.

En 1939, Andries Harpman, qui a le sens de l'histoire (il a passé le temps de la première guerre mondiale au Brésil), a compris le danger nazi et décide de quitter l'Europe avec sa famille. Il fait plusieurs demandes de visa. Le premier qu'il obtient est pour le Maroc. Le départ a lieu en avril 1940. Marie, employée aux Comptes chèques postaux, reste en Belgique. La mémoire se met résolument en marche et s'active autour de ce départ. Déjà le voyage laisse à Jacqueline des souvenirs prégnants, de Paris qu'elle a traversé en taxi (il en a fallu deux pour transporter les neuf valises et malles-cabines), Paris dont la rue Lafayette s'enfuit vers le ciel comme les rampes grimpent à l'assaut de la mer du Nord à Ostende, Paris où elle montera dans la Tour Eiffel et commencera son premier « roman » sur l'effroi d'un rai de lumière sous la porte, sans dépasser une demi-page. De Marseille éblouissante où l'on embarque, de la traversée en bateau à l'écart des grands et même de sa sœur, très courtisée et qui sera brûlée par le soleil. Le séjour à Casablanca durera plus de cinq ans, sauf pour Andrée qui quittera ses parents et rentrera à Bruxelles juste avant la fermeture de la ligne de démarcation en France. C'est à l'école primaire de son quartier que Jacqueline a appris le 10 mai l'invasion de la Belgique. La mère d'Andries, Mina Abrahams, veuve alors, n'a pas quitté le pays. Son frère ainsi qu'une grande partie de sa famille seront déportés en Allemagne et n'en reviendront pas. Les autres se sont exilés en Amérique du Sud.

À Casablanca, les Harpman se sont installés rue de Nancy-Prolongée, au 7, dans un petit appartement qu'ils louent. La vie n'est évidemment plus la même. Les parents ont cessé toute activité professionnelle. Ils ont bien tenté de créer une petite entreprise de tricot mais sans succès. Ils n'ont d'autre ressource que leurs économies et le revenu d'une de leurs deux chambres qu'ils donnent en location à un couple de juifs liégeois, les Frambach. Monsieur fait le marché et madame la cuisine et le ménage. Jacqueline s'est adaptée sans problème au Maroc et obtient son certificat d'études primaires. On peut sans faillir lui attribuer ces paroles d'Edmée, la fille démantelée, même si elles en disent plus que l'amour d'une ville :

[...] j'ai trouvé ma mère, c'est la chaleur. [...] Casablanca est le lieu de ma naissance, la bonne, je n'ai rien à voir avec la salle d'accouchement où Rose a lâché son savon. Mes yeux se sont dessillés, et c'était la lumière de l'Afrique, j'ai entendu l'arabe qui faisait vibrer les voix, le soleil m'a donné une peau brûlante tout autour du corps, avec des narines pour les odeurs, une bouche pour le goût des figues de Barbarie et les vocables étranges de cette langue qu'on me faisait apprendre... (110)²

Le Maroc est encore un protectorat français, soumis aux lois et ordonnances de Vichy³. Refusée parce qu'elle est juive à l'inscription, elle ne peut suivre les cours du Lycée qui seul

² Les citations renvoient à *La fille démantelée* dans l'édition Babel-Espace Nord de 1994.

³ Lois de Vichy. Dès octobre 1940, la loi sur le statut des Juifs promulguée par Pétain institue un régime de discrimination raciale qui les élimine des fonctions électives, de la fonction publique et instaure un *numerus clausus* pour les

dispense des études de langues anciennes. Grâce à une ruse de sa mère, qui la fera baptiser et lui fera suivre le catéchisme en toute hâte, elle est finalement admise au Collège de Casablanca. Elle y recevra l'enseignement des langues modernes, avec notamment l'anglais et l'arabe. Elle obtiendra les deux brevets, mais sans l'arabe où elle est « lamentable ». Élève moyenne, elle est passée première en sciences naturelles. Elle veut dès lors se faire apprécier, aimer pour ses qualités intellectuelles. Jacqueline est une grande fille (1,80 m à quatorze ans !) qui, dans ce milieu juif de nomades, ne fréquente guère les enfants des amis. En fait, elle ne vit que par et pour l'école. Fascinée par son professeur de français, mademoiselle Barthe, une Toulousaine promue de l'École Normale Supérieure, elle est devenue une excellente élève qui développe une véritable passion pour la grammaire, la syntaxe et les Classiques de la littérature française. À cet égard, il n'est pas indifférent de rappeler que le père de Jacqueline, s'il parlait le français, n'a jamais perdu son accent hollandais et confondait volontiers les genres des noms.

Le départ d'Andrée Harpman, qui avait refusé plusieurs prétendants aisés, s'est préparé dans le plus grand secret : elle a fait seule toutes les démarches et choisit un moment d'absence de ses parents pour tout avouer à Jacqueline et s'en aller. À celle-ci revient donc la tâche de les avertir. Pour la première fois, Jacqueline découvre que sa mère a des sentiments car elle pleure

professions libérales En juin 1941, le gouvernement décrète un recensement obligatoire des Juifs et promulgue un second statut des Juifs qui renforce le précédent et les élimine des fonctions publiques, de l'enseignement notamment, et quasi totalement des professions libérales, commerciales, ainsi que de toutes celles qui sont liées aux activités artistiques ou culturelles. En ce qui concerne l'accès aux enseignements secondaires et supérieurs, il est régi par un *numerus clausus* pour la population juive, ce qui les rend de fait inaccessibles. Les lois et ordonnances de Vichy ont été appliquées dans les colonies et protectorats.

et se montre tendre envers elle, lui communiquant ainsi un terrible sentiment de culpabilité. La voici seule et peu proche de ses parents ; elle s'adapte mal au mouvement des Éclaireuses de France. En fait elle est peu sociable, sauf à l'école où elle entretient quelques solides amitiés et travaille les matières qui la passionnent. Son professeur de français lui dit un jour en lui rendant sa copie : « Vous finirez par écrire un roman-feuilleton ».

Ma mère est la bibliothèque municipale où sont rassemblés tous les livres du monde, il y en a bien dix mille et je les lirai tous, si j'en ai le temps, entre l'école et les conversations avec mes amies, le long de l'avenue Franchet-d'Espérey. (La fille démantelée, 110)

Un jour, arrivée dans l'ordre alphabétique à la lettre F, où Flaubert et Freud se suivent, elle emprunte *Madame Bovary* et *Totem et tabou*. Au retour à la maison, sa mère lui confisque le Flaubert « une cochonnerie » et... lui laisse l'autre.

Quelques souvenirs politiques dont l'un cuisant. Jacques Doriot⁴ vient au théâtre municipal faire une conférence à laquelle doivent assister les élèves. Il y dévide ses déjections habituelles. Jacqueline se sent lâche de ne pas s'être levée pour protester devant les insultes antisémites qu'il prononce. Un autre : l'obligation de chanter à l'école les hymnes à la gloire du régime

de Vichy et de mettre une majuscule au mot *Mère*. Les Américains ont débarqué en 1942. Une foule hurlante se presse place de France, Jacqueline, impressionnée, rentre à la maison. Quant à l'existence de Dieu, Jacqueline convient avec une amie, Denise Berdah, juive casablancaise, que la première qui mourrait dirait à l'autre ce qu'il en est.

L'épisode de la quarantaine, qui fera beaucoup plus tard l'objet d'un récit, est cruel. C'est une sortie initiatique à rebours des illusions de l'enfance. Jacqueline a réagi avec des arguments rationnels et... rationalistes à l'inquiétude de son amie catholique Henriette dont le frère se bat en Europe. Il lui paraissait logique en effet, à l'égard de l'endoctrinement ambiant, de se réjouir qu'un proche meure pour la patrie et elle l'a dit. Elle doit s'excuser pour cette déclaration ou sera mise en quarantaine. Elle le voudrait mais ne peut s'exécuter et sera durement pénalisée par la consigne de silence que respecte toute la communauté scolaire, suivie par ses plus proches amies, même en dehors de l'école. Après la quarantaine, Jacqueline, à son tour, ne leur parlera plus jusqu'à la fin de son séjour au Maroc. Encore à l'heure actuelle, elle ne peut s'expliquer pourquoi elle n'a pas pu proférer ces excuses qu'on lui demandait.

À la fin de l'été 1945, les Harpman rentrent au pays après avoir négocié favorablement la vente des quelques meubles qu'ils avaient acquis. Retour par Tanger, Algésiras, Madrid, Paris que l'on ne fait que traverser cette fois, toujours avec les neuf malles et valises. L'arrivée en octobre, à la gare du Midi à Bruxelles, impressionne Jacqueline : pleine d'émotion parce qu'elle retrouve la tante Marie et Andrée, tout juste mariée, et surprenante à cause de l'accent qui la dépayse totalement.

À Bruxelles, la rupture est totale, malgré l'accueil chaleureux. Jacqueline part en touriste à la reconnaissance de la ville. Elle

⁴ Jacques Doriot : homme politique français (Bresle 1898-Allemagne 1945). Ouvrier métallurgiste, secrétaire général de la Jeunesse communiste, député (1924) et maire de Saint-Denis, il fut exclu du Parti Communiste (1934) et évolua vers le fascisme, fondant le Parti Populaire français (P.P.F., 1936) et le journal *La Liberté*, prenant position contre la politique du Front Populaire. Partisan de la collaboration avec l'Allemagne nazie (1940), il contribua à la création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (L.V.F.) et combattit aux côtés des Allemands sur le front russe.

entre au lycée de Forest pour y terminer ses humanités. Elle a une énorme avance, mais par la force des choses, est nulle en latin, en grec et... en flamand. Un jury « réduit », accessible aux élèves empêchés de présenter la totalité des matières pour faits de guerre – et c'est le cas de Jacqueline, victime à Casablanca de l'ordonnance de Vichy –, lui accorde en 1947 le certificat de fin d'études secondaires et le diplôme d'humanités anciennes avec l'anglais et le latin : elle maîtrisait le *Pro Murena* de Cicéron.

Les parents ne peuvent reprendre la vie d'avant la guerre : le commerce n'a pas retrouvé sa vitalité et, de toute façon, les échanges sont modifiés ainsi que le mode d'exportation. Les Harpman déménagent rue Bosquet, à Ixelles, où ils ouvrent une pension de famille. Comme souvent, dans ces cas-là, la famille est logée à l'étroit pour ménager le plus de place possible aux locataires. Jacqueline entend bien poursuivre ses études, ce qui paraît incongru à son père ; à dix-huit ans, on se marie. Et, s'il n'y a pas de prétendant, on travaille. L'ambiance de déconfiture économique aidant, la mère prend conscience de la nécessité d'un diplôme sérieux, elle admet donc qu'une fille universitaire serait tout avantage pour la famille. En octobre, Jacqueline s'inscrit à l'Université Libre de Bruxelles, à la faculté de médecine. Les premières années de candidature se passent bien, la communauté des étudiants est réelle et elle s'y fait des amis : la vraie vie est à la Faculté et non à la maison où la mésentente est profonde. À vingt ans, on rêve et on souhaiterait vivre seule, à Paris, même si, du Père-Lachaise, on n'aperçoit plus la ville comme au temps de Rastignac.

Atteinte de tuberculose en 1950 – on en mourait encore à l'époque –, Jacqueline Harpman va passer vingt-et-un mois au sanatorium universitaire d'Eupen, où elle est mise sous pneumothorax. Malgré la maladie, le repos absolu, l'austérité des lieux,

ou peut-être à cause de tout cela, la bizarre autonomie du reclus est bonne à vivre. Hors le sommeil, l'existence est dévolue à la lecture et bientôt à l'écriture. Un premier roman est achevé : *Les jeux dangereux*. Il n'est jamais sorti des cartons.

Côté sentiments, ce long séjour est propice à la réflexion solitaire mais aussi à l'effervescence d'une maturité qui ne demandait qu'à exploser. Des amitiés solides se nouent, des attirances aboutissent sans que l'on puisse parler d'amour. Cette petite société d'une centaine de jeunes gens fonctionne plutôt bien et survit. En tout cas, Jacqueline s'y sent mieux qu'en famille. Aussi son retour à Bruxelles, en avril 1952, sera-t-il pénible. Elle reprend ses études avec un an de retard : les examens de troisième candidature sont réussis et elle entre au premier doctorat, mais dans un état psychologique déplorable. Andries Harpman meurt en novembre. Depuis le retour du Maroc, le couple n'avait jamais renoué avec la vie aventureuse et aisée d'avant la guerre. La mère continue seule l'exploitation de la pension et vit son deuil dans une espèce de fureur permanente dont Jacqueline est la première cible : ce n'est pas nouveau, en témoigne l'épisode de la fourchette lancée en plein front que relatera *La fille démantelée*, mais cela empire. Celle-ci ne se sent guère mieux à l'université où elle se retrouve déphasée, fréquentant peu ses anciens condisciples et s'adaptant mal aux nouveaux. Le climat est extrêmement tendu. Une série de faits précipite la crise : les rencontres avec les amis sont sabotées en cachette par la mère ; une relation sentimentale nouée à Eupen se délite ; une autre échoue. Une appendicectomie, en juillet 1953, compromet la première session des examens, que Jacqueline rate en octobre. Elle tente ensuite de cumuler les premier et deuxième doctorats et réussit les premiers stages où elle reçoit les félicitations de son patron pour la pertinence de ses diagnostics. Mais elle reculera

devant certains actes médicaux sanglants, s'estimant peu formée pour les accomplir. Elle fuit, laissant sa blouse et son stéthoscope à l'hôpital, et abandonne pour toujours les études de médecine.

Une nouvelle vie

Cet été-là, Jacqueline a rencontré par hasard Émile Degelin, un cinéaste flamand⁵. Leurrée par l'attrait d'un milieu qu'elle ne connaît pas, pressée d'en finir avec une vie familiale devenue infernale et provisoirement séduite, elle l'épouse. Si cette nouvelle vie ne lui apporte pas le bonheur espéré, la jeune femme va au moins la mettre à profit en s'adonnant pleinement à l'écriture. Le premier texte qu'elle se risque à envoyer aux éditeurs reçoit un très bon accueil chez Julliard.

*Madame,
Nous avons bien reçu votre manuscrit L'AMOUR ET L'ACACIA [...] les exceptionnelles qualités dont vous avez fait preuve, la justesse de l'écriture, la vivacité que vous avez su donner à vos personnages, nous encouragent très vivement à vous demander d'autres détails sur votre formation et sur vos projets. Vous possédez un talent certain et vous savez l'utiliser avec une pertinence qui vous classe d'emblée au rang des véritables écrivains. Il serait dommage que vous en restiez là. En tout état de cause, je puis vous dire que tout texte de vous sera accueilli ici avec le préjugé le plus favorable et que nous*

⁵ Émile Degelin (Diest, 1926) : cinéaste. Réalisateur. Auteur de plusieurs courts métrages documentaires, puis de fictions dont *Sonate à Bruxelles* (1955), *Sirène* (1960), primé à Berlin, *Palaver* (1969), *Exit 7* (1979).

souhaitons qu'il nous soit possible de vous ouvrir un jour tout grand nos portes. [...]

Il ne s'agit encore que d'une nouvelle – *L'amour et l'acacia* – mais elle sera publiée tout de suite, dans un recueil collectif. La politique éditoriale du moment, à Paris, est axée sur la recherche de jeunes auteurs, Julliard, qui a pressenti un talent prometteur, demande donc à Jacqueline Harpman un roman. Elle en a un tout prêt, c'est *L'apparition des esprits*, dont l'éditeur postpose la publication parce que le thème de la jeune vierge qui s'éveille à l'amour et découvre la sexualité fait déjà l'objet de deux romans de femmes qui font du bruit : *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan et *Le rempart des béguines* de Françoise Mallet-Joris. Jacqueline Harpman écrit alors *Brève Arcadie* qui sort en 1959 et emporte le prix Rossel, la distinction littéraire la plus haute en Belgique⁶. Entre autres réceptions positives, elle reçoit une lettre très louangeuse de Charles Spaak⁷ qu'elle rencontre ensuite à Paris et chez qui elle va séjourner plusieurs fois, tant à Paris qu'à la Côte d'Azur.

[...] il me paraît bien que c'est là un petit chef-d'œuvre. [...] Où trouver aujourd'hui un auteur peignant des personnages dévorés par le scrupule et déchirés par lui ? Voilà l'étonnante originalité de votre livre et quel plaisir on trouve à suivre vos personnages. Il est donc encore des gens pour avoir du respect

⁶ Prix Victor Rossel : prix littéraire belge qui fut créé en 1938, ainsi nommé en mémoire du fils du fondateur du quotidien bruxellois *Le Soir*. Ce prix s'est imposé comme la plus importante distinction littéraire attribuée annuellement en Belgique à une œuvre romanesque ou à un recueil de nouvelles.

⁷ Charles Spaak ((1903-1975). Scénariste belge important qui accomplit toute sa carrière en France et marqua de sa forte personnalité le cinéma français entre 1930 et 1950 (*La kermesse héroïque*, *La grande illusion*, *Remorques*, *Le grand jeu*, *Les bas-fonds*). Frère de l'homme politique Paul-Henri Spaak.

de soi, du respect pour ceux qu'ils aiment ? des hommes, des femmes que l'amour laisse délicats ? [...] Comme vous le dites bien, tranquillement, et sur quel ton magnifique ! S'il me fallait vous dire tout ce que j'aime dans votre livre, j'y passerais la nuit. Quel talent vous avez, rare et merveilleux ! [...] Et comme j'aime vos traits d'humour ! Et votre œil si lucide pour distinguer ce qui vient du caractère et ce qui vient des circonstances !... Et votre désenchantement si plein de ferveur... Et tant de traits, qui vous amusent en même temps qu'ils vous serrent le cœur... Un beau livre, c'est tout cela...

À ces louanges, Spaak ajoute la distinction maximale pour lui, *Brève Arcadie* se situe dans la lignée du « singulier Benjamin » (Constant). Lui qui avoue peu de goût pour Bruxelles, pour les Bruxellois et Bruxelloises, est touché par les évocations de sa ville dont il attribue tout le mérite à l'écrivaine.

L'apparition des esprits paraît donc en second. Roman d'initiation aux analyses aussi subtiles que le précédent, mais cette fois écrit à la première personne. L'héroïne est une jeune fille à peine sortie de l'enfance, que nous suivons à l'université où elle apprend l'histoire et dans sa découverte du désir et puis de l'amour, car les deux sont bien différents chez Harpman. Cette distinction constitue d'ailleurs une bonne partie des discours intérieurs du personnage, bien peu avertie par son éducation pour affronter ces problèmes. Pas mal d'éléments rappellent des circonstances de la propre vie de l'auteure : le séjour au Maroc, la réacclimatation à Bruxelles, l'indifférence des parents, moins grave que dans la réalité, il est vrai, l'ignorance des jeunes gens en matière sexuelle... Jacqueline a découvert seule « comment ça se passait entre un homme et une femme » à Casablanca, chez des amis de ses parents. Pendant que les adultes jouaient au

whist, elle lisait un livre de vulgarisation sexuelle trouvé par hasard. Pour le reste, elle s'est instruite... en faculté de médecine.

Côté vie privée, la mésentente est patente chez les Degelin. Jacqueline quitte son mari et s'installe dans un appartement au dernier étage de la maison de sa mère. Tant bien que mal, elle se refait une santé, physique et psychologique et, pour la première fois, mène enfin une vie autonome, quasi indépendante. Le 4 juin 1961, chez une amie, elle rencontre en Pierre Puttemans un pair intellectuel et connaît avec lui le véritable amour. Jacqueline fait encore un bref séjour d'été chez les Spaak, mais aussitôt après, les amoureux vont s'installer ensemble avenue Legrand et elle met son divorce en route. Ils se marient en 1963 et donnent bientôt naissance à leur première fille, Marianne.

Pierre Puttemans est architecte et urbaniste, diplômé de la Cambre. Il fait partie du groupe URBAT (avec Jacques Aron et Frédéric De Becker) actif de 1958 à 1998. Il deviendra historien d'architecture moderne, chargé de cours à l'Institut supérieur d'urbanisme et de rénovation urbaine (ISURU) et de conférences à la Cambre. Il est aussi poète – il a fait partie du groupe *Phantomas*⁸ – et critique d'art. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'architecture, l'urbanisme et l'art en général. Ses textes littéraires d'une grande originalité sont pleins d'humour et de voltiages langagières⁹.

Jacqueline continue dans la voie de l'écriture : elle a commencé un nouveau roman. Elle écrit aussi pour le compositeur David

⁸ Fondé en 1953 par Marcel Havrenne, Théodore Koenig et Joseph Noiret, bientôt rejoints par Paul Bourgoignic, François Jacqmin, Marcel et Gabriel Piquera et Pierre Puttemans (né en 1932).

⁹ Notamment : *L'Attagène des Pelleteries*, Daily Bul, 1968 ; *Un pays de vergers*, Phantomas, 1979 ; *La constellation du chien*, ill. Jacques Aron, Le préambule, 1990. Ancrage, 2001 ; *L'arbre du voyageur*, ill. Pierre Cordier, Éd. de l'ambedui ; *Olla vogala*, Atelier de l'Agneau, 1998.

van de Woestijne¹⁰ un livret d'oratorio, *Les astronautes*. Parallèlement à la littérature, elle rédige des scénarios ou des commentaires de films. Notamment, pour Pierre Levie¹¹ et en collaboration avec Patrick Ledoux¹², le texte du documentaire sur la reine Élisabeth et, pour Lucien Deroisy¹³, *Pitié pour une ombre*, conte fantastique (d'après une nouvelle de Thomas Owen), qui sortira en 1966. Outre des émissions radiophoniques sur le cinéma avec Dimitri Balachoff¹⁴ et des critiques théâtrales pour *Le drapeau rouge* ou *Le journal des Beaux-Arts*, Jacqueline Harpman termine un troisième roman, *Les bons sauvages* publié l'année suivante. Elle donne naissance le 18 mai 1965 à Toinon. Elle perd ses collaborations journalistiques, parce qu'elle ne rédige pas toujours ses critiques dans la ligne éditoriale du journal qui l'emploie – ce fut la cas pour une pièce de Garcia Lorca, *La Maison de Bernarda*, qu'elle n'avait pas appréciée – et ne s'en cherche pas de nouvelles.

¹⁰ David van de Woestijne (1915-1979) : compositeur d'œuvres néo-classiques, alliant discours tonal et recherches chromatiques.

¹¹ Pierre Levie (1916) : cinéaste. Collabora à la production de nombreux courts et longs métrages belges et étrangers, notamment à *Malpertuis* de H. Kümel.

¹² Patrick Ledoux (1934) : cinéaste. Nombreux courts métrages et téléfilms qui lui valurent des prix dans les festivals.

¹³ Lucien Deroisy (1912-1972) : cinéaste. Assistant de Henri Storck. Réalisa de nombreux courts métrages documentaires et poétiques, puis s'orienta vers la fiction, dont *Les gommes* d'après Robbe-Grillet en 1968.

¹⁴ Dimitri Balachoff (1924) : journaliste cinématographique. Présentateur de programmes de cinéma à la radio et à la télévision belges. Promoteur du « Ciné-club de minuit ».

Un tournant décisif

René Julliard mort, c'est à présent Christian Bourgois qui dirige la maison et qui mène une politique éditoriale différente. Le dernier roman, peu soutenu, passe inaperçu : seulement cinquante exemplaires seront vendus. Après cette déception, Jacqueline Harpman va cesser d'écrire, non pas sur un sentiment d'échec, mais parce qu'elle croyait n'avoir plus rien à dire et surtout parce qu'elle s'engage dans la perspective d'une voie nouvelle, la quête de « la réponse exacte » : ce sera la psychanalyse. Elle avait découvert Freud dès l'adolescence et plus tard Mélanie Klein. Un jour, elle se surprend à dire à une amie psychologue, en parcourant les rayons de sa bibliothèque professionnelle, « Voilà ce que j'aurais dû faire » : « Eh bien ! fais-le ! » La décision est prise. En 1967, à l'âge de trente-huit ans, elle entame à l'ULB des études de psychologie. Dispensée des cours médicaux, elle fait deux candidatures en une année. En deuxième licence, Jacqueline Harpman effectue un stage à la clinique Fond'Roy où elle est engagée comme psychothérapeute en 1969, avant la fin de ses études. Elle présente l'année suivante un mémoire qui expose le pronostic à l'aveugle sur des tests de Rorschach : il s'agit de dégager des paramètres spécifiques utiles au diagnostic. Sa vie professionnelle dès lors se déroule fort bien : testing et psychothérapie où elle remporte de francs succès.

Jacqueline Harpman commence en 1971 une analyse didactique qui se terminera en 1977. Entretemps, elle a quitté la clinique Fond'Roy (en 1976) sur un désaccord avec la nouvelle orientation thérapeutique, plus organiciste que psychologique : elle a par exemple, en présence d'une névrose obsessionnelle grave, marqué son désaccord avec le projet de ses collègues de pratiquer une lobotomie sur la patiente. En outre, elle se plie difficilement

à un changement de statut, d'indépendante elle est devenue employée. Pendant quelques mois, elle assiste bénévolement le psychanalyste de liaison entre les services à l'hôpital Saint-Pierre et elle entre à la Société belge de Psychanalyse. À partir de ce moment, sa voie est tracée. Elle passe la demande de contrôle à la fin de sa didactique et commence à recevoir des patients sous supervision, ce qu'elle fera pendant cinq ans. Psychanalyste confirmée et d'orientation kleinienne, elle consacre son activité à l'interprétation des cas et à la thérapie et rédige des articles pour la Revue belge de psychanalyse.

On lira plus tard, dans *La fille démantelée*, le récit de la mort des parents, conforme à la réalité. Jeanne, sa mère, a succombé à une insuffisance cardiaque en 1979. Les enfants ont grandi, Marianne, l'aînée, a quitté la maison, avant d'entreprendre des études d'histoire à l'ULB. Toinon manifeste plus discrètement son autonomie ; attirée par la physique, elle choisira d'entrer à Polytechnique et se spécialisera en informatique, ce qui lui ouvre une meilleure carrière. La supervision en psychanalyse terminée, Jacqueline Harpman reçoit de plus en plus de patients. Après avoir présenté un mémoire sur l'analyse et le traitement d'un cas, elle devient membre (*full member*) de la Société belge de psychanalyse.

Un éclair soudain

Juillet 1985 en Ardèche : ce sont les vacances. À la conversation avec des amis, Jacqueline préfère la musique de Schumann dont la radio diffuse le quintette, et, sur la terrasse, le spectacle d'un coucher de soleil fabuleux. Elle commence à écrire « L'histoire de Charlotte et de ses amis a toujours fait régner le trouble en

moi... », et termine en deux semaines le premier jet d'un récit : ce sera *La mémoire trouble* et le début d'une nouvelle vie, richement dédoublée. Le retour à l'écriture de Jacqueline Harpman reste discret pourtant aux yeux du public. Comme elle le dit, le roman n'est pas poussé par Gallimard et elle n'a un peu de presse qu'en Belgique. Sous contrat avec cette maison qui, la première d'entre la vingtaine d'institutions où elle avait envoyé son manuscrit, l'avait accepté, elle se voit refuser *La fille démantelée*, ainsi qu'une première version de ce qui deviendra *Récit de la dernière année*. Après ces deux refus, l'écrivaine est libérée de son contrat et passe chez Stock. Elle a rencontré Blandine de Caunes qui accepte tout de suite *La fille démantelée* et le publie en 1990. À partir de ce moment, les parutions vont se succéder à un rythme soutenu.

On connaît le succès de *La plage d'Ostende*, qui d'ailleurs remportera l'année suivante un prix des lecteurs, le prix « Point de mire ». Avec ce roman qui relate une histoire d'amour absolu, Jacqueline Harpman gagne un public plus large sinon populaire. Même en France où elle est finaliste au Fémina. À ce propos, elle se souvient précisément de trois moments déclencheurs. Un soir, alors qu'elle cherche dans les rayons de la librairie de Rome à Bruxelles une lecture de divertissement, elle entend une cliente demander pour sa filleule qui a terminé ses études gréco-latines avec succès « un gentil roman d'amour ». L'envie lui vient d'écrire « un méchant roman d'amour » ou « comment l'esprit vient aux filles », aurait dit La Fontaine. Par ailleurs, elle a eu vent d'une détermination implacable chez une jeune fille de sa connaissance qui avait entrepris et réussi grâce à son endurance la conquête d'un artiste. Enfin, rien de ce qui concerne la passion n'est indifférent à un auteur qui connaît ses classiques et Freud à qui elle doit d'être convaincue que « la passion, c'est la destruction » (cité

de mémoire). Quant au décor qui préside au bonheur enfin atteint, on aura reconnu le fameux hôtel Hannon, conçu par Victor Horta. Jacqueline l'avait visité de fond en comble lors de sa restauration. Le plaisir de regarder, de visiter des maisons n'est pas nouveau chez elle. Depuis son retour du Maroc, elle s'est empli les yeux de la ville qu'elle redécouvrait et s'est amusée à en repérer et examiner les plus belles. Et puis, elle s'est initiée aux compétences de son mari architecte et partage ses goûts. C'est avec lui qu'elle visite le site du lac de Genval où il restaure une maison. Pour les besoins du livre, elle la reconstruira, cette maison, à sa manière, s'inspirant de films américains. La description, quoi qu'elle vise, n'est d'ailleurs jamais réaliste dans les récits de Harpman, bien qu'elle soit riche en précisions. On aura plus avant l'occasion d'observer en détail l'importance et les modalités des évocations de lieux qui jouent un rôle d'appoint diligent dans toutes ses histoires.

Nous voici donc dans la décennie quatre-vingt-dix et on a l'impression que la vie proprement dite que ces lignes prétendent retracer s'efface de plus en plus derrière l'écriture voire la production de livres. Depuis qu'elle a renoué avec la littérature, Jacqueline Harpman semble s'y absorber quasi totalement. Bien qu'elle pratique ce qu'elle appelle son « métier », soit la psychanalyse, à temps plein, elle écrit tous les jours possibles et surtout le week-end et en vacances. C'est parfois une nouvelle qui tombe tout entière, c'est aussi la composition patiente, épisode par épisode, d'un récit plus long qu'une refonte ou réorganisation en grand traitera plus tard. Des nouvelles, elle en a plusieurs dans ses tiroirs quand son éditeur du moment lui fait « la fleur » de les réunir en recueil : ce sera *La lucarne* en 1992.

Sans être indifférente à l'Histoire et au social, Jacqueline n'est pas militante. Sensible, elle éprouve à l'égard des événements du

monde et des phénomènes de société des élans d'adhésion ou de rejet qu'elle estime être des réactions « standard », tout en étant fondamentalement « à gauche ». Elle a, par exemple, en 1968, rejoint L'Union de la Gauche Socialiste (UGS), mouvement de rassemblement d'extrême-gauche. Certes, son engagement est moins visible que celui de son mari, mais elle figure parmi les derniers candidats sur la liste présentée aux élections législatives de 1965¹⁵. Au moment de la première guerre du Golfe, c'est l'antiquité qu'elle rejoint, et non l'actualité brûlante et les cortèges des pacifistes qu'elle approuve cependant. Le destin d'Antigone la requiert et pour mieux l'interpréter à sa façon et en marge de l'orthodoxie freudienne, elle relit Sophocle, s'en inspire et invente une héroïne autonome. Cela donnera lieu à la première des nouvelles de *La lucarne*, « Comment est-on le père des enfants de sa mère ? » C'est la même pratique de l'histoire, à la fois fidèle et libre, qui, dans le même recueil, préside au destin de Marie et à celui de Jeanne d'Arc lorsqu'elles deviennent des personnages harpmaniens : rien n'est faux dans le récit qu'elle en fait, mais dès qu'un interstice historique se devine, la fantaisie s'y engouffre et en joue.

« L'amour filial », la huitième nouvelle de *La lucarne*, est inspirée partiellement par un fait divers et s'inscrit dans la ligne

¹⁵ UGS : Union de la Gauche Socialiste. Après le Congrès du PSB (Parti socialiste belge) du 12 décembre 1964 qui adopte une motion d'incompatibilité entre l'appartenance au PSB- BSP et la collaboration aux journaux *La Gauche* et *Links*, ce qui revient à rejeter le droit de tendance, des militants quittent le PSB. L'U.G.S., Union de la Gauche Socialiste est créée à Bruxelles et le P.W.T., Parti Wallon des Travailleurs est fondé en Wallonie. La fondation de l'U.G.S. a lieu le 7 février 1965, elle regroupe d'anciens psbistes et d'autres, tous attachés à un programme de réformes de structure anti-capitalistes et au contrôle ouvrier. L'U.G.S. se présente aux élections législatives de mai 1965 en cartel avec le Parti Communiste, et obtient un député à la Chambre, Pierre Le Grève. Jacqueline Harpman occupe le n° 29 sur la liste de 34 candidats.

de *Psycho*, le film choc d'Alfred Hitchcock (USA, 1960). Mais on ne peut s'empêcher de relier à *La fille démantelée* ce récit d'une fille confrontée au cadavre haï et chéri de sa mère, dont elle va user à sa guise et satisfaire tout ensemble les désirs torturants de vengeance et d'adoration. « La lucarne », dernière des nouvelles qui donnera son titre au recueil, naît lors d'une période d'enfermement prolongé dû à une pleurésie à virus, qui a très affaibli Jacqueline Harpman. Elle passe de son lit à quelques heures de bureau à peine supportées, mais elle écrit, malgré tout, réitérant partiellement la mise à profit du repos forcé dont elle a déjà fait l'expérience. La transposition est totale dans la nouvelle qui traite le phénomène de la réclusion sur le mode fantasmé. Il ne s'agit plus alors que de l'intimité trouble de l'écrivain en face de sa page : il prend ce devoir, plutôt souffrance que plaisir, à bras-le-corps et livre au temps un combat pitoyable et plein de grandeur. Le texte se termine sur une incontestable valorisation de soi, quel que soit l'effroi de cette évidence.

Invitée à occuper la Chaire de poétique à l'Université de Louvain-la-Neuve, pour quatre séances, Jacqueline Harpman, qui avait proposé un titre, « Écrire, c'est quoi ? » est priée de le modifier. On lui demande de parler de soi, de livrer l'intime de l'écrivain. Elle ne parlera que de la littérature des autres : Proust, Mauriac, et quelques-uns de ces écrivains qui la font réfléchir et à propos desquels elle croit avoir des interprétations à communiquer. Ces conférences ne seront pas publiées, mais sont conservées sur vidéo.

À première vue, et surtout à la lecture du titre, on est enclin à penser que *Le bonheur dans le crime* fait référence à Barbey d'Aurevilly ou au fantasme amoureux qu'il met en place dans le récit éponyme, bien dans l'esprit décadent, s'il existe. On pourrait ensuite être tenté de croire au pouvoir d'inspiration qu'exercent

certains lieux sur Harpman, et à l'appel de cette étrange maison aperçue depuis la route dont la vision ouvre la narration. Selon l'auteure, il n'en est rien. La première scène qui lui est venue sous la plume est la rencontre entre Emma et la grand-mère qui pue. Souvenir personnel toujours agissant, peu importe, voilà un élément déclencheur. Quant à la prégnance du lieu, elle est indiscutable : il s'agit ici encore d'un lieu sinon magique du moins séduisant. Jacqueline avait remarqué (et apprécié le charme) des passages dérobés (et pas encore secrets comme elle les imposera), au château de Seneffe qu'elle avait visité lors du tournage de *Pitié pour une ombre*. Quant au thème de l'inceste, on peut le qualifier d'obsessionnel d'une certaine façon : Jacqueline s'est souvent, dans ses rêves éveillés, déjà au retour de Casablanca, inventé un frère qu'elle aurait aimé. Il ne m'appartient pas de pousser plus loin l'interprétation, ce fantasme fait probablement partie de l'imaginaire d'une bonne moitié de l'humanité, pour ne pas dire d'un homme sur deux. En tout cas, le thème est récurrent chez Harpman, avec variantes et de diverse importance. Pour ne citer qu'*Orlanda*, qui magnifiera la réunion de deux moitiés inéluctablement appelées à s'ajuster, la fusion du frère et de la sœur correspond au même idéal de perfection dans l'union des contraires ou des trop semblables. À ceci près qu'ici, le fantasme est absent, quasi totalement en tout cas. Mais pour tenir tous ces éléments ensemble, il a fallu une organisation narrative telle qu'une voix prendrait le récit en charge et qu'un narrataire attentif et curieux soit suspendu à ses paroles, d'où l'idée d'enfermer deux personnages dans une voiture que bloquerait pour longtemps un embouteillage. Deux personnages dont on ne connaîtrait rien d'autre que cet échange de conversation avant la fin du roman, sauf le pressentiment trouble d'un lien étroit.

On a déjà dit que Jacqueline Harpman suivait l'actualité, les événements politiques et sociaux, d'assez loin. Acquisée de cœur à certaines causes, elle ne le manifestait qu'à distance, ainsi cette place qu'elle avait acceptée autrefois sur une liste électorale d'extrême-gauche. Pourtant, au moment des scandaleuses déclarations négationnistes de Le Pen, réduisant les camps de concentration et l'holocauste à un détail, elle se doit d'écrire l'*Histoire de Jenny*¹⁶, une jeune juive qui vécut l'occupation allemande à Bruxelles, cachée dans une cave avec ses parents. Cette autre Anne Frank qui heureusement avait tant bien que mal survécu à cette épreuve, Jacqueline l'avait connue de près au lycée.

Depuis longtemps déjà, la romancière songe à une histoire différente de toutes celles qu'elle a déjà inventées. Il s'agit d'une aventure inédite, en partage avec l'absurde et le fantastique : au départ d'une situation d'enfermement que rien ne justifie, un groupe de femmes se trouve soudain livré à soi-même et entraîné dans une errance sans but défini, sinon la survie. Cette histoire lui trotte en tête et elle se la raconte ou la raconte à Pierre, avec un intérêt croissant jusqu'au jour où elle se met à l'écrire, en vacances, comme elle le fait le plus souvent. Cette rédaction la passionne et l'absorbe au plus haut point. Elle prétexte la fatigue pour ne pas partir en promenade avec les autres, impatiente qu'elle est « de connaître la suite ». On songe aux déclarations semblables que Virginia Woolf confie à son journal. Ce sera *Moi qui n'ai pas connu les hommes* (1995), centré sur une nouvelle héroïne féminine, plus exceptionnelle que les précédentes, singulière dominatrice enfantine qui préside à la fois à l'histoire et au récit qu'elle dirige. Jacqueline Harpman avait été fort impressionnée à la lecture du roman de Marlen Haushofer, *Le mur*

*invisible*¹⁷, dans lequel une muraille transparente, entrave subite et totale à la liberté de mouvement, contraignait le personnage à déployer une énergie et une ingéniosité inattendues pour simplement survivre. Pour Harpman qui s'était déjà essayée à cette thématique dans une nouvelle, *La forêt d'Ardenne*, le défi est tentant, elle y ajoute les problèmes de la vie en collectivité forcée et la présence inquiétante d'une autorité obscure mais implacable. Purement imaginaire, on s'en doute, cette histoire abonde en détails parfaitement vraisemblables et se nourrit en outre d'une arrière-fable prégnante, inspirée des camps de concentration.

Ce dernier roman obtient un grand succès ; retenu pour le Fémina (c'est la deuxième fois), il sera rapidement traduit en anglais et publié en Grande-Bretagne et aux États-Unis sous des titres différents.

Entre 1990 et 1995, Jacqueline Harpman se rend très régulièrement à Paris pour des séminaires. Les voyages quasi hebdomadaires en train sont une nouvelle source d'inspiration. Les attentes, les rencontres, l'atmosphère, un certain rapport marginalisé au temps excitent l'imagination. « Et si on changeait de sexe » : certaines idées font mouche et, en hommage doublement inversé à ce roman *Orlando* de Woolf, que Jacqueline Harpman trouve ennuyeux, vont aboutir à *Orlanda*. On aura l'occasion de revenir longuement sur le traitement amusant et les troubles prolongements de ce projet. Ici encore, l'auteure s'est documentée très sérieusement pour donner une plausibilité scientifique à son argument principal et aux détails piquants qui lui donnent un surcroît de lisibilité. Comme toujours, tout est totalement faux et rendu parfaitement vraisemblable. Sans parler de vérités

¹⁶ Avec la réédition de *La fille démantelée*, Arles/Bruxelles, Actes Sud-Labor, 1994.

¹⁷ Titre original : *Die Wand*, Claassen Verlag GmbH, 1968. Actes Sud, 1985 et 1988, pour la traduction française. On trouvera en annexe le texte écrit par J. Harpman sur ce roman pour *Le carnet et les instants*, n° 90, 1995.

plus profondes qui pour être refoulées n'en sont pas moins perceptibles. Quant aux scènes parlées d'une bourgeoisie bruxelloise ordinaire, qui semblent réelles tant elles sont convenues, elles sont de pure invention, selon Harpman, qui révèle tout de même s'être documentée dans plusieurs numéros de *La recherche* pour rendre plausibles les conversations à caractère savant, telle cette phrase sur « les particules qui ont du charme », sortie tout droit d'un article sérieux.

Retenue deux fois pour le Fémina, Jacqueline Harpman, un lundi de novembre 1996, ne consent à aller à Paris que pressée par l'éditeur et accompagnée de son mari. Or, cette fois est la bonne : « On l'a ! », entend-elle crier, en entrant à l'hôtel Crillon. Elle vient d'obtenir le prix Médicis¹⁸. Elle se retient, sous les flashes des photographes, de demander de quoi il s'agit et, comme elle le déclare en riant, elle se prend pendant cinq minutes pour Brigitte Bardot, datant à sa manière la gloire crépitante dont elle est momentanément l'objet. C'est « comme au cinéma », c'est-à-dire assez dépersonnalisant.

Ce roman obtient un grand succès et voit le tirage habituel des livres de Harpman multiplié par trois. Il est lu notamment à Toulouse par celle qui fut mademoiselle Barthe, professeur de français au collège de Casablanca. C'est elle qui écrit à Jacqueline et se fait reconnaître par son ancienne élève qui l'appelle aussitôt et lui envoie *Les bons sauvages* dans la réédition 'Espace Nord', où se trouvent résumées sa biographie et sa carrière. Elles se rencontreront et resteront désormais en contact. Ce professeur autrefois si rigoureux est aujourd'hui plus tolérant quant à la

langue, à l'opposé de son élève si appliquée qui a gardé les mêmes exigences.

Si le titre de *L'orage rompu* provient d'un rêve, qui a laissé la dormeuse réveillée avec cette expression dans la tête, la matière relève elle aussi de la période des trains. Le thème de la brève rencontre n'a pas fini de séduire, mais Harpman l'acommode à son gré, notamment pour conclure gravement un épisode plutôt léger.

Grave, *Le récit de la dernière année* le sera assurément, sans lamentations toutefois, ce n'est pas le genre de la maison. La progression dramatique est intense, certes, mais avec des respirations d'humour et pleine de cette tendresse à laquelle Jacqueline Harpman ne nous avait guère habitués, en particulier lorsqu'elle évoquait ce couple étrange, déchiré entre la haine et l'adoration, que forment la mère et la fille. Il apparaît comme un véritable détoxiquant de *La fille démantelée* et, à côté de cette mère insensée qui entend bien faire contrôler par un médecin l'état de virginité de sa fille, il plante une génération de femmes responsables et qui, en toute lucidité et folle passion « se shootent à l'amour ». N'empêche, le cancer est bien présent, décrit dans son étiologie, très fidèlement. On sait que le projet remonte à plusieurs années. Déjà alors, Jacqueline Harpman s'était soigneusement documentée : elle voulait d'un cancer inopérable et échappant à toute forme de thérapie, bref la maladie en or, dont on souffre peu mais bien et dont, finalement, on meurt épuisée, ce sera « l'adénocarcinome des glandes à mucus ». Encore une façon de conjurer la réalité, car cette fois, lorsqu'en 1997, elle reprend cet argument, elle vient elle-même de subir l'agression brutale d'un cancer du pancréas, heureusement opérable, celui-là. La mise à distance est nécessaire, sans doute, une première fois par délégation : Delphine n'est qu'un personnage, en principe indé-

¹⁸ Le prix Médicis est un prix littéraire français, fondé en 1958 et décerné à un roman ou à un recueil de nouvelles d'un auteur débutant ou méconnu. Le prix a distingué, entre autres, Philippe Sollers (1961), Monique Wittig (1964), Claude Simon (1967), Hélène Cixous (1969), Georges Perec (1978).

pendant de Jacqueline. Une seconde par la fable, *Dieu et moi*, où s'introduire dans une histoire de mort sous son vrai nom est un nouveau tour joué aux déterminations de tout poil et même à l'inéluctable fin annoncée de toujours. Quoi de plus jouissif en effet que de revendiquer la pleine conscience en ce jour où on tient enfin la vedette et qu'on n'aurait pas le droit de vivre, de voir et d'en apprécier les retombées ! Double pari qui ne peut s'acquitter que par l'imagination ou le rire, dans le cas où, comme Harpman, on n'est attaché qu'à la vie présente et bien concrète. L'entrevue avec un dieu que l'on peut croquer, dans les deux sens, à sa guise est soit de très mauvais goût, soit d'une exquise satisfaction. Cet opuscule joue un rôle plus important encore qu'il n'y paraît, à l'entame d'une série d'autobiographies, de fantaisie évidemment.

Après avoir donné vie à tant de personnages fictifs, voici, en effet, que la romancière s'expose en personne et sous son nom dans plusieurs récits. *Dieu et moi* ou *La vieille dame et moi* sont de petits romans ou des nouvelles du *je*, mais aussi des fictions où elle mélange habilement l'intime et l'imaginaire. Elle justifie cette nouvelle option par un désir bien légitime d'être à la fois ce qu'elle est en vrai et ce qu'elle trouverait amusant d'être, comme par exemple de rencontrer Dieu ou se battre avec une vieille dame qui prétend savoir des tas de choses à son sujet et qui n'est qu'une autre face d'elle-même. Une de ses fantaisies serait par exemple d'aller se rendre visite quand elle avait dix-huit ans et de se prévenir des erreurs à ne pas faire. Dédoublement ou démultiplication de soi, cette démarche peut donner au lecteur l'illusion de connaître mieux l'écrivaine. En fait, c'est peut-être aussi l'inverse qui se passe, car les différentes apparitions sous lesquelles elle feint de se montrer sont renvoyées dos à dos par un jeu qui détourne toute enquête à peine ébauchée.

Le pacte autobiographique, selon la définition primitive de Philippe Lejeune, implique un protocole de sincérité, du moins une sincérité relative. Seul le troisième texte autobiographique, *En quarantaine*, relèverait de cette catégorie-là. Mais, même dans cette reconstitution d'un vécu authentique et dans cette entreprise de recherche de la vérité, il s'agit encore d'une construction artificielle, dans la mesure où toute mémoire est faillible. Dans ce cas précis, on perçoit clairement toute une réorganisation des faits réels ou supposés tels, que le commentaire présent cherche *a posteriori* à rendre cohérents, notamment dans la recherche de leurs motivations. Jacqueline Harpman avait quinze ans lors des faits qu'elle relate. Malgré la déformation du souvenir, elle est sûre d'avoir été mise en quarantaine et pour les raisons qu'elle énonce, mais moins assurée de ce qui s'est passé du côté des professeurs. Les faits se sont déroulés dans un certain ordre qu'elle pense être capable de reproduire encore aujourd'hui, mais elle reste incertaine quant à la véracité des réflexions qu'elle y a ajoutées. Par contre, la question qu'elle se pose dans le récit et à laquelle elle ne trouve toujours pas de réponse, elle se l'est répétée des quantités de fois, dans la vie et sur les divans d'analyse, en vain : pourquoi n'a-t-elle pas prononcé les excuses qu'on lui demandait ? Elle voulait le faire et « ça » n'a pas pu avoir lieu. Sincérité dans le récit de l'événement, soit, mais sans atteindre à la compréhension et obtenir l'élucidation recherchée de son comportement d'alors.

Selon Jacqueline Harpman, qui sait peut-être doublement ce qu'il en est, mais se garde bien de trop le divulguer, il est impossible de se raconter sans transposition, sans déformation. On obéit à différents *soi* et même si on a un projet de sincérité, on en cache certains aspects. On désirerait les montrer qu'on n'y parviendrait pas parce qu'ils se dérobent au moment de les dire :

c'est le refoulement. Elle admettra volontiers que, dans certaines de ses histoires, elle est plus vraie que dans ses pseudo-autobiographies. D'autant plus que la volonté de fixer une image stable et signifiante du *moi* conduit le sujet à modifier ce *moi*. Le véritable *je* se perdrait dans l'autobiographie alors qu'au contraire, dans le roman, où l'auteur se disperse mais se projette sans arrêt sous de multiples visages, il se livrerait totalement. Le personnage d'un roman étant un authentique objet d'identification projective, le romancier y dépose du non-pensé, du refoulé, des désirs non satisfaits, du clivé, dont il se débarrasse. Avec quelques réserves, ainsi qu'on peut le lire dans cet extrait d'un entretien que j'ai eu avec Jacqueline Harpman pour *Le carnet et les instants* :

J.H. — Il (le romancier) ne s'en débarrasse évidemment que temporairement : on n'évacue pas pour de vrai, mais on en a le sentiment extrêmement agréable. Tout personnage de roman jusqu'au plus insignifiant est un aspect de l'auteur même, un aspect qu'il n'a pu mettre en action dans sa vie. L'inaptitude, l'éducation, le surmoi, la morale, les engagements, différentes raisons font qu'on ne peut pas être cela, mais c'est le bonheur du roman de pouvoir donner vie à ce potentiel qu'on a en soi.

C.I. — *Entre vérités et mensonges, imagination et réalité, l'écrivain qui parle de soi devient son propre modèle. La relation qui l'unit au personnage censé le représenter est identique à celle qui le lie aux créatures fictives dont il peuple ses romans.*

J.H. — Tout à fait la même. Dès que je mets Jacqueline Harpman en scène, je deviens la narratrice et elle devient mon personnage. De toute façon, à ce moment-là, on est sorti de l'authenticité. Quand je me raconte, il y a décollement entre *je* et *me*. Quand j'invente un personnage, j'ai toutes ses données, il

est en vrai dans une bulle de mon esprit. C'est le même mécanisme qui opère dans la nouvelle où je me montre sur ma terrasse en train de taper un manuscrit.

C.I. — *Alors le romancier s'expose peut-être davantage par personnage interposé que s'il se met en scène sans médium ?*

J.H. — Absolument. Quand je me mets en scène, il y a contrôle. Quand j'invente un personnage, il se constitue ses propres règles. Non qu'il m'échappe, mais il prend une cohérence à laquelle je dois me soumettre pour la poursuite du récit.

C.I. — *C'est une délégation qui permet à l'auteur de se préserver.*

J.H. — En effet, si je savais toujours ce que je vais en dire, cela m'inhiberait peut-être.

C.I. — *Comment départager autocitation et autocensure ?*

J.H. — Je me suis fabriqué un personnage par confort social, un personnage à usage mondain. Ce que je suis là derrière, je n'en ai pas la moindre idée. Je pourrais décrire certains aspects particuliers, mais l'ensemble de ma personne me reste inconnu. C'est pourquoi la description qu'en font les autres et qui me laisse stupéfaite est toujours extrêmement intéressante. Je n'ai jamais l'impression d'y ressembler.¹⁹

Ni autobiographies ni autofictions, *Dieu et moi*, *La vieille dame et moi* et *Le temps est un rêve* sont des nouvelles du *je*. Chacun de ces récits à dédoublement narcissique a une vocation différente même si tous trois relaient une façon de dire ses valeurs, de se choisir. Alors que *Dieu et moi*, comme un conte philosophique, permettait à l'auteure de régler le compte à certains vieux mythes, à un folklore millénaire comme celui d'un

¹⁹ J. Paque, « Dieu, les autres et moi : les vies parallèles et Jacqueline Harpman », *Le carnet et les instants*, 123, mai-septembre 2002, pp. 23-25.

dieu auquel elle ne croit pas mais qui fait partie de sa culture, *La vieille dame et moi* donne lieu à une autocritique amusée. L'idée de base était de parler de la littérature, de l'acte d'écrire, de sa place dans la vie, dans le psychisme. Elle aurait voulu en faire un traité savant mais, dans une démarche inverse de celle qui l'a guidée lors de la Chaire de poétique, elle n'a pu en tirer qu'une histoire et ordonné ses réflexions éparses dans un récit autour de la visite de la vieille dame. Dans *La lucarne* déjà, elle avait choisi d'aborder la fonction de l'écrit, sinon de la littérature : l'enfermement dans l'écriture, le côté prisonnier dans une partie de soi, le travail de l'inconscient. Tandis que, dans *La vieille dame*, c'est le travail volontaire et même convenu de l'écrivain qui est mis au jour, parfois même de façon caricaturale, le personnage de la visiteuse acariâtre en étant le meilleur exemple.

Le troisième texte autobiographique mentionné, outre *En quarantaine*, évoque également l'écriture, mais *Le temps est un rêve* se situe davanatge du côté de l'autocitation car c'est toute sa carrière qu'y retrace Jacqueline Harpman, avec un passage en revue quasi complet de ses œuvres, titres et personnages à l'appui. C'est un livre de conviction qui va plus loin que *Dieu et moi* dans le dire du *je*. Sur le plan littéraire, elle coupe court à toutes les analyses et se substitue à toutes les définitions qu'on a pu donner d'elle comme écrivain, en indiquant comment il faut la lire, comment elle est (ou veut être), avec des exemples précis, des références à sa biographie, des réflexions enracinées dans la réalité. Tout cela accompagné d'inventions puisqu'il s'agit d'une féerie. De nouveau, elle joue de plusieurs régimes puisqu'elle s'imagine à vingt ans en train de se raconter vieille et vice-versa. C'était céder à ce fantasme jubilatoire auquel personne n'échappe, celui de retrouver un corps jeune avec tous les acquis de l'expérience. Tout refaire à zéro avec les talents qu'on n'avait pas,

comme la pratique des mathématiques qui fait défaut, la beauté idéale qui est un passe-partout. En bref, il s'agissait de jouir de cet état improbable et tant désiré qui consisterait à conserver de sa vie ce qu'on estime positif, à contourner l'impossible, comme connaître la physique, ne pas être fidèle, ne pas être convenable... Le passage de l'autobiographie, avec ses exigences à l'affabulation romanesque, peut dès lors se lire comme une délivrance ou comme l'épanouissement d'un sur-moi insoupçonné.

Mais, la réalité parallèle qu'invente l'écrivain finit par exister, du moins c'est l'impression qu'aura le lecteur en lisant *La dormition des amants*, le dernier roman paru de Jacqueline Harpman, une fiction totale, cette fois. À première vue, on pouvait croire que la romancière allait s'orienter vers un nouveau genre ou sous-genre, tant ce récit puise délibérément dans l'histoire ou, du moins en saisit les apparences. Il abonde, en effet, en références temporelles et linguistiques qui nous renvoient irrésistiblement au XVII^e siècle. Il nous confronte en fait à une Histoire fantasmée où toutes les composantes sont réelles et leurs relations imaginaires. Avec pour cadre l'Europe, ses guerres de religion et ses rivalités pour l'hégémonie, et, de loin, la colonie Amérique, récemment découverte et pourvoyeuse de richesses, les repères dans le temps et dans l'espace ne sont là que pour être joués ou déjoués au gré de la fantaisie de la romancière. Cet univers parallèle n'est rendu crédible que par la minutie dont Jacqueline Harpman est coutumière pour gérer l'intendance de ses fictions. Tout y est parfaitement réaliste si on veut bien admettre que le réalisme peut aller jusqu'à exclure le réel ou s'y substituer. Cette parenthèse d'histoire européenne putative n'est qu'une manière de projeter un éclairage nouveau sur une intrigue tout aussi imaginaire que d'autres et dont la complexité interne reproduit des schémas éprouvés dans la plupart des

romans précédents. Jacqueline Harpman déclare avoir commencé le roman par un paragraphe purement involontaire et circonstanciel, relatif au froid dans une maison restée inoccupée, dont elle a souffert au retour des vacances. C'est bien plus tard que cette détresse glacée prendra tout son sens au seuil d'une dramatique histoire d'amour. Si cet incipit s'est écrit dans le vide, d'autres passages l'auraient été de la même façon, comme la présentation des dames à la reine et l'échange des bijoux. Écriture bien moins innocemment fortuite pourtant, car il s'agit là de l'option décisive d'un cadre social, cher à la romancière ; de même, les noms à particule la fascinent comme de beaux atours. Pour elle, le plaisir est plus grand de jouer avec la distinction qu'avec la banalité et le tout venant des patronymes dans un annuaire téléphonique.

Ce dernier texte tient par moments de la féerie et rappellerait lui aussi *La princesse de Clèves* par ses décors et ornements, si on veut bien se souvenir que madame de Lafayette attribuait à la cour d'Henri II le faste de celle de Louis XIV. Féerie et petits-enfants vont ensemble : Jacqueline est quatre fois grand-mère. Sa fille aînée Marianne a deux enfants, Louise (1994) et Théo (1996) ; Toinon de même : Esther (1995) et Pablo (1998). Peut-être trop jeunes encore pour lire *La dormition*, un peu difficile, mais enchantés et enthousiastes pour applaudir au Prix triennal de leur grand-mère.²⁰

On ne manquera de souligner ultérieurement que l'économie des fictions harpmaniennes se modifie de roman en roman. Elles auraient tendance aujourd'hui et depuis peu, à briser le cercle de l'intériorité et à se nourrir davantage au dehors : recours à la pseudohistoire, à l'invraisemblable, au fantastique ou au mer-

²⁰ Prix triennal du roman de la Communauté française de Belgique, attribué en 2003 à *La dormition des amants*.

veilleux, aux acquis de la science, pour mieux les détourner, les annexer au propos. L'essentiel revient à enchaîner des situations et des faits de plus en plus extraordinaires et, partant, de complexifier de plus en plus la structure narrative. Le prochain roman, déjà sous presse, *Le passage des éphémères*²¹, en donnera une autre illustration puisqu'il va subtilement entremêler des événements de plusieurs époques, parfois distantes d'un demi-millénaire ou plus, confronter des personnages que tout devrait séparer et, une fois encore, instituer un couple d'un romantisme inédit et hors normes, dans un tout-fiction où culminent les thèmes de l'immortalité et celui de la télépathie qui ont toujours charmé la romancière. L'innovation structurale consiste à adopter cette fois le genre épistolaire, remis au goût du jour, c'est-à-dire à la correspondance par courriel. L'échange par lettres, fût-il électronique, convient particulièrement à l'auteure dont le langage soutenu s'accommode peut-être mieux à l'écrit qu'à l'oral. Cependant, dans les deux pièces de théâtre, récemment rédigées et déjà en lecture à Paris, elle ne se déprend pas de son niveau de langue favori et, là où, dans la première, deux personnages causent après l'amour qu'ils viennent de concrétiser sexuellement ou, dans la deuxième, causent de cette même relation qu'ils ne se décident pas à entamer, ils le font toujours en langage choisi. Et Jacqueline Harpman renoue ici avec l'infinie variation de l'échange courtois qui caractérisait ses premières œuvres.

Alors qu'un nouveau roman est déjà achevé et, sur la table de travail, prêt à être relu, par Harpman elle-même et par son premier lecteur de toujours, Pierre Puttemans, elle a confié à Labor, qui vient de sortir la réédition de *La lucarne* en 'Espace Nord', un ensemble inédit de nouvelles, récentes et plus

²¹ Chez Grasset. Sortie prévue : janvier 2004.

anciennes, dont *Ève, Saint-Georges et le dragon, Malaverne* et *Les clameurs de la gloire*, qui donnera son titre au recueil. Minoritaire dans sa production, la forme plus courte convient à l'auteure lorsque le thème s'y prête. Elle en écrit de temps en temps, les laisse et puis les reprend. En tout cas, dès qu'elle choisit un sujet, elle sait si elle en fera un roman ou une nouvelle.

En attendant *Le passage des éphémères*, et pour se donner goût à la fête, on pourra lire en décembre prochain *Mort d'un héros*, contribution furieusement drôle de Harpman au volume commémoratif pour le centenaire de la naissance d'Hergé, à paraître aux éditions Moulinesart.

Jacqueline Harpman, écrivaine mais aussi psychanalyste, donnerait-elle à lire une double vie au travers de fictions souvent étonnantes ? Il semble pertinent de confronter une position sociale en vue et la posture littéraire qu'impliquent des récits à la fois hors normes et convenus. C'est ce qu'envisagera la troisième et dernière partie de cette étude. Mais il convient maintenant d'examiner l'œuvre.

DEUXIÈME PARTIE

Une nouvelle *Princesse de Clèves* : *Brève Arcadie* (1959)

Peu de lecteurs ont découvert Jacqueline Harpman avec son premier roman, *Brève Arcadie*. Longtemps introuvable, il est maintenant disponible en collection de poche, sous la belle couverture reproduisant *Les amants* de René Magritte et enrichi d'un commentaire critique²². Pourtant, dès sa parution, ce roman est remarqué et reçoit la plus haute récompense en Belgique francophone, privilège rare pour un premier roman. Que la critique l'ait rapproché du chef-d'œuvre de madame de Lafayette est extrêmement flatteur et se justifie doublement. L'histoire de ce renoncement au bonheur amoureux rappelle en effet celle de *La princesse de Clèves* et, comme le faisait déjà, sur un autre mode, *Le bal du comte d'Orgel* de Raymond Radiguet, décrit des comportements suffisamment étrangers à nos mœurs actuelles et même à celles des années cinquante pour soulever un grand intérêt, de ceux qu'on éprouve envers les représentations exo-

²² Les citations renvoient à l'édition Espace Nord de 2001.